

1981

12

ASPECTS LOGIQUES DE LA CROYANCE DELIRANTE

Paru in: *l'Évolution Psychiatrique*, 1981, tome 46, fascicule 3 ; p.646-653.

Voici ma propre contribution au débat ouvert en ces lieux depuis ce matin, débat dans lequel chacun est entré avec son propre transfert, et c'est donc un certain nombre de thèmes qui font partie de mon délire que je vais vous soumettre.

Je constate qu'il y a une certaine solidarité entre les thèmes du délire et de la croyance, en ce sens que si l'on définit l'un on a quelque difficulté à cerner l'autre, ou du moins de le cerner sans que la définition fasse cercle.

En réalité, c'est le fait brut que ces deux notions ne peuvent être cernées autrement que comme éléments entrant dans une problématique langagière qui semble être ce qu'on tente la plupart du temps de masquer, alors qu'il est clair que le délire est un énoncé et que la croyance est ce qu'on déduit des modes assératif, dubitatif, votif ou négatif, selon lesquels un certain type d'énoncé, un jugement d'existence ou d'appartenance, est produit et assumé; c'est donc aux conditions d'énonciation que nous reconnaitrons le transfert¹ du sujet, et, éventuellement, sa foi en un garant de la validité de l'énoncé avancé.

Si nous poursuivons dans cette voie, il nous sera malaisé de nier que tout un chacun paraît être parasité par un certain nombre de propositions de départ qui ont valeur d'axiomes pour notre pensée, et qui, telles qu'elles sont verbalisées, sont analysables comme des fantasmes et comportent une part de réalité, mais aussi une part de fiction. Ces fantasmes ont pour fonction de centrer le discours du sujet et de receler son désir qui (il ne faut pas l'oublier) est toujours désir d'autre chose, et donc, lorsqu'il est démasqué, trouve toujours un autre fantasme, un autre sophisme ou il pourra se loger. La sophistique a été largement mise à contribution afin de nous forger des doctrines religieuses ainsi que des théories philosophiques et scientifiques qui restent valables (en dépit des excès : guerres et persécutions de tous ordres auxquels elles ont conduit), jusqu'à ce qu'une parvienne à les infirmer. Mais il convient de se garder de l'idée qu'une théorie infirmée soit pour autant nécessairement abandonnée, car, même fausses, certaines évaluations approximatives de la réalité suffisent, et c'est ainsi que périodiquement de vieux dogmes nourris de sang nouveau reprennent du service, à l'instar de ces théories infantiles de la sexualité qui, selon Freud, peuvent à tout instant motiver, même chez l'adulte, des positions qui se traduisent en actes.

Si l'on considère habituellement comme erronés les sophismes qui, à partir de prémisses vraies, conduisent à des conclusions fausses, il faut aussi tenir compte des raisonnements qui conduisent à des conclusions justes, mais à partir de prémisses (et donc à partir d'axiomes) sans validité aucune. Ici, dénoncer le sophisme ne sert à rien, car on se heurte à la volonté délibérée du sujet de promouvoir comme vraies des prémisses qui ne sont pas communément acceptées et dont le caractère singulier, voire délirant, apparaît au commun des mortels.

Que dire de l'objection contre l'étude sur le plan de la logique de telles prémisses formulées par divers auteurs, et de l'opinion de Victor Franckl² en particulier qui écrit : « Nous, médecins, devons-nous vouloir nous conduire plus en prêtres que les prêtres mêmes ? Ne devrions-nous pas, bien au contraire, respecter pour le moins autant qu'eux la libre décision des hommes, des malades qui se confient à nous, surtout dans leurs affaires religieuses ? ».

Sans minimiser ce genre de scrupule, il est pensable qu'un délire mystique, par exemple, soit à distinguer structurellement d'une croyance aux limites de l'hérésie chez un mystique authentique, et ceci nous conduit à affiner notre approche de ce type de problème.

Nous admettons que nous faisons un acte de foi chaque fois que nous nous adressons à quelque chose ou à quelqu'un susceptible de nous répondre. Interroger les astres ou faire tourner les tables témoigne de l'attente d'une réponse qu'au besoin il faudra interpréter. En réalité, c'est bien parce qu'une réponse nous est en quelque sorte revenue, que nous renouvelons, que nous répétons notre prière dans une fonction d'appel, qui fait exister l'Autre d'où la réponse nous est venue avec la marque de « cette fois-là ».

Il est donc un dire inaugural, ou plutôt un énoncé qui viendra après-coup cerner le lieu d'une énonciation mythique, qui fonctionnera comme révélation, illumination, *Aha-Erlebnis* ou Euréka, selon les cas, et qui fera référence. Généralement refoulée, cette signification fondamentale (*Urverdrängung* freudienne) fera retour sous la forme d'une intuition délirante chez le névrosé, ou sous la forme de délire plus ou moins infiltré d'éléments hallucinatoires chez le psychotique. C'est que, chez ce dernier, cette signification, ce nœud de référence est loin d'être constitué. D'où il résulte que le monde du psychotique est loin de présenter ce semblant de cohérence que nous lui reconnaissons chez le névrosé. Par conséquent, là où le névrosé se reconnaît sans trop de déformations dans son monde comme en son miroir, l'être et le monde du psychotique sont loin d'être aussi convaincants. Les questions de l'identité et de l'existence sont essentielles à poser ici sur le plan de l'ontologie qui, comme on le sait, englobe le problème des relations de la raison à la foi³.

Ici le type de lien communément avancé pour caractériser les relations d'un sujet à son monde est celui de la connaissance, avec ce que ce terme véhicule de connotations mystiques, gnostiques et néo-testamentaires. Et on n'est pas plus surpris que cela de constater que chez le névrosé, ce lien, qu'il soit nommé foi, amour ou espérance, comporte toujours un point, un ombilic, où la connaissance passe du clair à l'obscur, ou mieux, de l'univoque à l'équivoque.

Là où l'équivoque règne, la pensée se sexualise et la foi retourne à ses sources qui sont la superstition et l'occulte. Or, toute logique comporte son point d'équivoque, et c'est pourquoi, lorsqu'ils se tiennent aux limites de leur champ propre, les logiciens perdent leur sérieux en lequel un nombre croissant d'entre eux ont précisément cessé de croire.

La psychiatrie, elle, reste « sérieuse » dans son ensemble, ce qui veut dire qu'elle se tient au plus près du bon sens commun qui, comme chacun sait, ignore les paradoxes et fuit les méandres de la dialectique qui deviennent la chasse gardée des fous, des marginaux et de quelques autres.

Pourtant la moindre des propositions fourmille d'équivoques, et si l'on s'acharne sur un énoncé comme : « Marcia croit que Zeus est le père de son enfant », c'est pour constater⁴ qu'il est parfaitement correct sur le plan syntaxique, sans qu'on puisse statuer quant à la recevabilité en tant qu'énoncé vrai. Car, au risque de faire mentir l'adage, ce qui s'énonce clairement peut être aussi bien un énoncé sans objet. « Pégase a trois ailes » est un tel énoncé, que certains tiennent pour faux, tandis que d'autres couinent que c'est irrecevable.

A quoi les premiers les renvoient à leur chien, en s'étonnant qu'il n'ait pas encore de psoriasis⁵. Cet humour de logicien a peu de chances de plaire à l'homme de la rue et même à bon nombre parmi vous, mais ce n'est pas dire pour autant que les logiciens soient tous psychotiques, Dieu merci.

L'idéal de simplicité et de transparence des propos, à quoi le délirant déroge, nous est une bouée de sauvetage dans la mesure où nous croyons à l'existence de généralités satisfaisantes pour tous. Du moins pense-t-on ainsi participer à une science qui ne serait pas celle du singulier. Mais d'un autre côté chacun, en son for intérieur, tient à la singularité de ses propres croyances.

Les échanges pluridisciplinaires aidant, on peut se rendre compte combien un langage commun est chose difficile à trouver entre spécialistes, et le débat Piaget-Chomski a récemment montré la sorte de kantisme élémentaire auquel on en est réduit de se cramponner au titre d'un dénominateur commun⁶.

L'abord de la croyance psychotique ne pourra donc s'effectuer que dans le malentendu et l'équivoque, dont voici un premier exemple qui montre que le quiproquo sur la personne est fonction du lieu où s'effectue la rencontre. C'est ainsi qu'un jour quelqu'un sonne à ma porte, et lorsque je lui ouvre je découvre une dame âgée, toute menue, qui répond à mes questions de façon embarrassée. Après quelques bafouillages elle finit par me dire : « Eh bien, vous savez, mon propriétaire a fait installer les W.C. chez moi et depuis... ». Je ne la laisse pas achever, car j'imagine déjà que c'est une délirante qui va m'entretenir des bruits qu'elle entend à longueur de nuit le long des tuyauteries des W.C. par lesquelles son propriétaire vient la persécuter ; et, au moment d'ouvrir la bouche je me réveille et lui réponds : « Madame, le syndicat des locataires est au rez-de-chaussée » (ce qui est parfaitement exact).

C'est avec les sujets féminins qu'on est conduit à donner sa langue au chat lorsqu'il s'agit de décider jusqu'où peut aller la mécréance féminine (fut-elle psychotique). Je me souviens ainsi d'une grand-mère hospitalisée et qu'on tenait pour folle, parce qu'elle attendait son mari aux portes de l'asile alors qu'il était notoire qu'il fut mort. M'étant introduit dans une certaine relation « d'intimité » avec elle, elle daigna me confier ceci : « Je sais bien, me dit-elle, que mon mari est mort et que c'est mon fils qui vient me voir, mais je préfère l'appeler mon mari ». Tant de tortuosité de la pensée nous laisse pantois, car pour une personne du troisième âge il est difficile d'imaginer que c'est encore son Œdipe qui la travaille.

Ici le quiproquo résulte du décalage, de la disjonction qui s'établit entre la position intellectuelle du sujet qui reste critique, et l'assentiment que, sur le plan affectif, il semble accorder à un état de choses mythique. Or, ceci mérite explication, et l'on peut penser que le délire dans ce cas a une fonction de suppléance par rapport à l'écrasement de la dimension imaginaire, qui succombe aux injonctions hyper-réalistes et ultra-rationalistes de l'entourage du sujet. Que l'asile soit devenu pour certains le seul refuge où il soit permis de rêver, en dit long sur notre monde dit « libre ».

C'est cet écrasement de l'imaginaire qui est en cause dans la jalousie morbide, dont saint Augustin nous fournit un flash, un aperçu saisi sur le vif, du regard de haine que lance l'enfant à son frère, celui qui persiste à téter sa mère, regard qui est celui de l'exclu des béatitudes et de l'amour dont le don du sein témoigne, lui laissant cette connaissance paranoïaque qui fait retour dans la psychose.

Dans ce dernier cas il n'y a plus de fraternité qui tienne; ce qui prévaut c'est le manque à jouir, ressenti par le sujet jusque dans l'organique.

C'est ce mécanisme que j'invoquerai comme étant à l'œuvre chez une persécutée qui, pendant une première « tranche » analytique sur mon divan, n'a cessé d'accuser certains « basanés » de la poursuivre un peu partout, et c'est à vouloir leur échapper qu'elle a dû plusieurs fois changer de métier. Après une rupture d'un an et demi, elle revint faire une seconde « tranche », mais cette fois-ci son délire avait changé de thème : ses persécuteurs ont perdu de leur « détermination », en ce sens que c'est quiconque de son entourage qui se gratte la tête ; par contre, le motif de la persécution s'est précisé : on dit qu'elle a des poux. Un jour elle me raconte un acte manqué, un oubli : celui de prendre tel document pour se rendre à une visite médicale (et il faut dire qu'elle accumule les certificats attestant qu'elle n'est pas porteuse de poux, encore qu'elle présente des lésions de grattage). Elle a dû par conséquent retourner chez elle à pied, et c'est en m'en parlant qu'elle vient à dire : « Quand on n'a pas de tête, il faut avoir des jambes ». J'en profitai perfidement pour remarquer que quand on n'a pas de tête il est difficile d'avoir des poux. A quoi elle me répondit avec un sourire qu'elle s'était exprimée au figuré. Il est permis de rêver.

A ce propos, il est des sujets qui délirent pratiquement « à la demande », en provoquant leur propre insomnie (au besoin à l'aide de drogues stimulantes ou par des excès ou déprivations sensorielles), l'absence de sommeil favorisant l'éclosion du délire.

En sens inverse, certaines manifestations comme le mutisme et l'immobilité catatonique, de par l'inhibition dont ils témoignent, favorisent l'éclosion d'un imaginaire qui sans cela serait resté inaccessible au sujet. Une tentative de rendre compte sur le plan structural de cette production de l'imaginaire a été faite par un élève de René Thom en ces termes⁷:

« Le schématisme catastrophique de la différence est beaucoup plus qu'une simple description. Il implique un phénomène de refente réciproque du registre de la place et du registre de la lettre. Il exhibe un conflit primaire entre identité de localisation et identité sémantique. Suivant une suggestion de René Thom, je pense qu'il s'agit là d'un fait d'une portée sémiotique cruciale, et que l'on peut considérer ce conflit entre les deux modes de l'identité (le mode spatial et le mode sémantique) comme la source de l'imaginaire ».

Ceci nous explique ce que Freud appellerait le problème économique de la production délirante, dans la mesure où pour que le noeud de la foi, pour que la référence tienne en tant que telle, il lui faut un certain type de participation de l'imaginaire, et c'est donc à défaut de disposer d'un tel lien que le psychotique s'entête à « croire » non pas à son délire, mais à sa nécessité, vitale pour lui.

Mais si le psychotique est tributaire d'un certain mécanisme de production de son imaginaire, et si cette production passe par l'inhibition, il est donc condamné à l'immobilité, ce qu'on prend aisément pour un refus du changement. C'est sur ce terrain, et en vertu d'un autre quiproquo, que le psychotique viendra s'entendre apparemment avec son psychothérapeute pour communier avec ce dernier dans une politique de temporisation. Non pas que le psychotique partage avec son médecin la croyance de ce dernier: par exemple que la psychose est une affection organique, et qu'il suffira d'attendre la science de demain (comme d'autres attendent le socialisme pour demain, ou encore le paradis à la fin de leurs jours) pour que le problème soit résolu.

Le psychotique est simplement d'accord, pour d'autres raisons, pour qu'on tempore, et donc, pour le maintien du statu quo. Car le changement suppose qu'on puisse changer de fantasme.

Or, pour un psychotique, c'est ce qui manque le plus. Le drame du psychotique c'est que le délire ne suffit pas à faire axiome, à faire fantasme originaire. Néanmoins il est « en voie de »; c'est pourquoi le délire (comme le rêve) est chose éminemment à respecter. Le nier reviendrait à voir le délire devenir plus touffu encore, ou alors la réticence et le mutisme gagner le sujet, qui, en dehors de ses périodes productives ou dans les creux des périodes où il doute de son délire, sombre souvent dans la plus profonde des dépressions.

Voici un exemple d'un délire hallucinatoire où les constructions qui se produisent dans le champ perceptif et cognitif du sujet relèvent manifestement d'impératifs structuraux :

Il s'agit d'un malade du sexe masculin, d'une quarantaine d'années, qui était en proie à un délire parasitaire. La faille, d'où, phénoménologiquement se produisaient, les phénomènes élémentaires de type hallucinatoire, était localisable dans cette région du sexe où ça s'était mis à parler. De petits volatiles, baptisés "insectes castrateurs" par le malade, s'envolaient à ses yeux de cet endroit chaque fois qu'il soulevait les draps, et sa progressive transmutation en femme ne lui laissait plus de doutes. D'autant plus qu'il savait de source sûre (une revue scientifique qui parlait effectivement de ces insectes castrateurs) que ces parasites existaient bel et bien.

Dans d'autres cas les messages dont sont porteurs ces phénomènes hallucinatoires émanent de zones diversement étendues, livrant le sujet à leurs effets de morcellement ravageurs.

Ce qui fait énigme en un premier temps au sujet, c'est la signification de ce phénomène, jusqu'à ce que surgisse, généralement après-coup, l'intuition éclairante qui, ici, comme chez Schreber, est la transformation féminine.

Ce à quoi vise le délire sur la base des phénomènes élémentaires, c'est à la production de cette signification manquante (la vraie femme) qui, dans d'autres registres, celui de la représentation (comme dans le test du village⁸) par exemple, s'illustre par une tour, par une stèle, par un pylône, par un phallus symbolique. Ce sont les messages hallucinatoires qui emportent l'adhésion du patient, dans la mesure où ils sont marqués du poinçon de « cette fois-là » ; de même que pour le malade aphasique de Goldstein, c'était un certain ton de rouge qui seul méritait ce nom.

C'est donc au fond une nomination impossible, une métaphore inachevée qui retiendra l'attention du délirant. Le caractère d'autant plus diffus du délire sera fonction de l'incapacité croissante de la métaphore de boucler la signification sur la pente trop glissante de la chaîne signifiante. On aurait tort dans ces cas d'insister sur la croyance qu'aurait un hypothétique sujet en un délire qui le submerge. Le délire, c'est le morcellement du sujet qui cesse d'être saisissable (ou calculable) quand l'éparpillement des thèmes devient extrême.

Le fond juridique sur lequel s'émaille plus d'un scénario délirant est dominant lorsque le sujet parvient encore à prêter un masque, une personne juridique à son protagoniste; mais très souvent, là aussi, le morcellement conduit à l'anonymat qui est celui des institutions, personnes juridiques, certes, mais désincarnées, voix lancinantes et perverses délirant ensemble.

On a récemment inclus parmi les « psychoses froides » un certain nombre de délires chez des pervers, les délires transsexualistes notamment.

Mais ici la certitude du sujet que son sexe soit une erreur de la nature rejoint celle inébranlable des hystériques d'être dans leur droit, même si cette certitude devait les conduire au bûcher. Il convient donc d'être prudent à leur endroit, et ne pas trop forcer pour les faire entrer dans tel ou tel cadre nosographique.

Pour conclure, nous dirons que face aux émotions trop fortes provoquées par certains signifiants non-liés, le psychotique réagit par une réorganisation de son imaginaire, qui lui fournira en retour de quoi nommer et inscrire ce qui n'a pu l'être dans le discours de sa mère. Mais le Nom-du-Père, qui lui permettrait quelque référence stable, manque à produire cet effet de sujet en quoi il puisse croire, d'où il est conduit à une créativité⁹ qui est la marge fertile où bien des névrosés rêvent de pouvoir se tenir.

Il y a là une frontière trop fragile pour constituer une loi, et c'est au-delà de cette loi trop aisément transgressée que viennent se rejoindre les composantes sado-masochiques et maniaco-dépressives, de maints tempéraments. Il s'agit là d'une thèse à développer, bien entendu, mais l'important est qu'en ce lieu cicatriciel susceptible de se déchirer à certains moments féconds, quelque chose de neuf puisse surgir en dépit du dérangement que pourra constituer pour l'entourage du sujet cette coulée de non-sens à l'état pur. Peut-on parler de paranoïa réussie dans les cas où le sujet échoue à croire en ce message qui le déborde, mais où il parvient à le transmettre ?

Nous osons penser que toute mutation essentielle en ce monde est à ce prix.

BIBLIOGRAPHIE

1. TODOROV T., Freud et l'énonciation, *Langages*, V, 3. 1970, pp. 34-41.
2. FRANKL V., *Le dieu inconscient*, Paris. Le Centurion, 1975.
3. VUILLEMIN J, *De la Logique à la Théologie*, Paris, Flammarion, 1967.
- VUILLEMIN J., *Le dieu d'Anselme et les apparences de ta raison*, Paris, Aubier, 1971.
- MEYER M., Fonctions propositionnelles et assomption ontologique, *Logique et analyse*, 1979, n° 85.86, pp. 181-189.
4. BONI R.R. Jr, Saying and believing, *Logique et analyse*, 1978, n° 82-83, pp. 293-316.
5. JENNINGS R.E. & SCHOTCH P.K., De re and de dicto belicfs. *Logique et analyse*, 1978, n0 84, pp. 451-458.
6. *Théories du langage, théories de l'apprentissage*, Paris, Le Seuil, 1979, Collection "Centre Royaumont pour une science de l'Homme" (Le débat entre Jean PIAJET et Noam CHOMSKY organisé et recueilli par Massimo PIATELLI-PALMERINI).
7. PETITOT J., Topologie du carré sémiotique, *Études Littéraires*, Université Laval, X, 3, 1975, pp. 347.428.
8. RAUER H., *Hallucinations et réalité perceptive*, Paris, Presses Universitaires de France, 1965.
- RAUR S.F., « The function of hallucination : an inquiry into the relations of hallucinatory expérience to créative thought ». In: *Origin and mechanism of hallucinations*, edited by KEUP W., New York - London, Plenum Press, 1970.